



LA COMPLAINTÉ

NOËMIE LEMOS – 11/2015

Une trille s'élève vers ma tour. Claire. Joyeuse. Insouciante. Elle m'arrache à ma torpeur. Je tends l'oreille, épuisée mais avide de savoir ce qu'il se passe hors de mon donjon. Un instant, seul le tintement des gouttes qui dévalent la charpente répond au silence. Une pluie perpétuelle arrose ma prison : les murs suintent une humidité moisie dont l'odeur âcre irrite mon nez, et le toit pleure nuit et jour d'énormes larmes gelées, noyant de son chagrin le sol en terre battue. Cette mare saumâtre et souillée ronge lentement ma peau. Une seconde trille jaillit, pépiement innocent d'un passereau au printemps. Une vague d'espoir réchauffe mes membres : ce chant de cristal annonce-t-il le retour du soleil ? Ce climat breton me glace, et je rêve de désert, de canicule, de brindilles craquant sous le pas, prêtes à s'embraser. Je lève les yeux vers la lucarne étriquée. Y verrais-je une infime parcelle d'azur ?

Soudain, deux accords font vibrer la vase où je patauge. Sombres. Puissants. Dissonants. Le chant du rossignol est remplacé par le tintamarre d'un orchestre infernal, accordant bombardes, tambours et clairons. Une étrange mélodie emplît ma prison. Un concert de vents et de peaux, d'instruments et de cris, rauques, abrupts, sauvages. Ma gorge se serre, mon ventre se noue. Je me redresse, et mes chaînes répondent en écho métalliques à la sinistre mélodie. Mon ventre vide et mon rhume purulent transforment le moindre mouvement en une étincelle de douleur. Mais je veux voir. Je veux comprendre. Je veux savoir. Je chasse les embruns que la musique distille dans mon esprit, rassemble mes dernières forces. Je me ramasse sur moi-même puis, tel un chat, bondit. Les chaînes m'alourdissent, je glisse sur les pierres. Je griffe frénétiquement le mur, trouve un appui inespéré dans un lambeau de tenture. Un dernier sursaut me permet de glisser un œil par la meurtrière avant que la gravité ne reprenne ses droits. Je chute lourdement dans mon lit de boue, sentant mes vertèbres craquer sous mon poids, et la douleur irradier mon dos. Cependant, j'ai vu. En un clin d'œil, j'ai embrassé la situation et confirmé ma pire intuition.

Déjà, ma pensée m'échappe, hypnotisée par le rythme de l'orchestre. Ils sont nombreux, dehors. Faunes dorés, sylvestres ridés, dryades aux pieds nus et vouivres visqueuses, tissant de leurs flûtes, sistres et tambours un maléfice propre à m'assoupir. Au loin, la guerrière à la peau d'ébène, la princesse de mes terres désertiques contemple avec joie le fruit de sa victoire. Elle est lovée dans les bras de l'homme clair aux yeux verts. Que ne l'ais-je carbonisé sur place, quand la chaleur et la sécheresse donnaient tout pouvoir à mon feu dévastateur ! La curiosité est un vilain défaut : ces murs d'eau qui ont éteint les flammes de ma gorge sont une bien

cruelle leçon. Le rythme s'accélère, portant au paroxysme le sortilège de cette comptine infernale. Je ramène mes pattes sous les écailles de mon ventre, replie mes ailes sur mon dos. Mes paupières tombent sur mes pupilles verticales, ma gorge laisse échapper, à défaut d'une étincelle salvatrice, une quinte de toux enrouée. Quand vient le beau temps, mes geôliers m'assoupissent, libérant la terre des hommes de mon vol menaçant. Hélas ! Moi, dragonne, j'aurais dû être la terreur des festivités de mariage plutôt que le trophée qui scelle leur union !